

Copie regu
le 18-10-28

ARLL 1/6/14

1

Georges Eckhoud

Comme Barbey,
mais dans un autre
domaine, Eckhoud
s'est créé une famille
de gens, excentriques,
avec lesquels il a vécu
en imagination, qui
l'ont consolé de ne pas
trouver dans notre époque
la cadence qu'il aurait voulu
voir se développer.

8 francs
16 D.D.
interl. 2 points

Henri

R. Gueney
2/24



Georges Eckhoud appartient à cette catégorie d'écri-
vains, hautains et introuvables, dont Barbey d'Aure-
villy a réalisé le type le plus complet et l'on pourrait
dire de lui ce que Paul Bourget a ^{écrit} de l'auteur des
Diaboliques : "que la littérature lui fut un songe séparateur".
^{La société contemporaine}
~~Ne se séparait~~ poursuivant des buts utilitaires auxquels il
serait injuste de ne pas rendre hommage. Elle assure à peu
près à chacun, comme au chien de la fable, le brouet & la
niche. Mais tout se paye. Comme le chien de la fable, nous
avons aussi le cou un peu pelé. Or, l'auteur d'Escal-
vigor est justement un de ces tempéraments que le
collier effraye. Il aime la liberté & la vie intérieure, ^{originaire} ~~française~~
d'une famille, ^{aisée} ~~présentée~~, il eût pu se créer dans la société une place de
tout repos. Ce fut probablement le zéro de ^{ses parents} ~~sa vie~~
qu'il perdit de bonne heure. Ce fut vraisemblablement aussi
le décès de son tuteur, un important homme d'affaires
anversois qui l'envoya étudier en Suisse, où tout en se
perfectionnant dans la connaissance du français, Eckhoud
se familiarisa avec les langues étrangères. Mais le com-
merce ne lui disait rien & à Bruxelles en Belgique, il se
fit admettre à l'école militaire. Il n'y fit qu'un court
séjour. Le futur soldat écrivait des vers & composait des
dramas. Son directeur, le colonel Liagre, qui avait
lu ses premiers essais, l'engagea lui-même à renoncer
à la carrière des armes. Il le fit peu après un duel qu'il
eut pour une subtilité avec un de ses condisciples, Camille
Cognillat, ~~qui fut~~ un des premiers pionniers de ~~l'œuvre~~
l'entreprise congolaise. Cette fureur le brouilla avec son
tuteur, homme juste & conciliant, mais un peu
rigide & tout imprégné de préjugés bourgeois. Il est
probable d'ailleurs que son pupille lui avait déjà donné
des craintes sur son sans-pragmatisme & sur son fâcheux ap-
préhension de cette chose importante : l'argent. Quand Eckhoud
se fut émancipé & qu'il eut recueilli l'héritage paternel

et celui de sa grand'mère, il fit ce que font généralement les jeunes gens qui ont été tenus de court. Il dépensa sans compter et se ruina. A Cappelen, où il s'était installé, il laissa le souvenir d'un grand seigneur prodigue qui montait des chevaux de race, par courait les campagnes avec une meute et présidait, comme un châtelain de Tenciers, aux hermines de la région. Quand il fut définitivement sans le sou, son tuteur, qui parait avoir tenu à remplir ses obligations jusqu'au bout, lui offrit encore, dans la fabrique qu'il possédait, un emploi où il ~~aurait~~^{eut} pu retrouver la tranquillité et l'aisance. Eckhard préféra autres, comme Corretten, au "Pécussens" d'un vers au traitement mensuel de cuisinier aux Français. Plus tard (en 1881), il passa à la rédaction de l'"Stork Bode", où, sauf une interruption de quelques années, il resta jusqu'à la fin de sa vie.

Entre temps, il avait publié trois volumes de vers qui n'annonçaient que vaguement son œuvre future de prosateur. Pendant son séjour à Anvers et surtout à Cappelen, il s'était efforcé de vivre son rêve et la littérature ne lui avait été qu'une distraction. Condamnée désormais à résider dans une grande ville et à y mener une existence régulière et besogneuse, elle va lui devenir une consolatrice. Le citadin malgré lui aura du tour d'ivoire. Il verra les yeux tournés vers son pays natal, vers cette Campagne de Cappelen, où il a passé les heures les plus joyeuses et les plus folles de sa jeunesse.

Cappelen et ses environs, les polders et la Campagne, c'étaient alors la partie la plus pauvre du pays flamand, la plus déshéritée et la plus isolée, celle par conséquent où la population avait le mieux conservé ses ~~caractéristiques~~^{caractéristiques} mœurs et son originalité. Depuis la guerre, il n'y a plus de Campagne pauvre. La Campagne elle-même, où l'on exploite maintenant des mines de charbon, est en train d'évoluer et de s'enrichir. Mais, il y a guère cent ans, Eckhard pouvait écrire

"En à"

"qui a part les schorres du Forder, la région fertilisée par
les alluvions du l'Iscaut, peu de coins en étaient défrichés;
le détail qui me gêne grand est le détail, selon nous, même
de bourgeois, l'air de nos brins de sapin, puis passe,
par là, par l'éclair, dont le ciel inouïment brillait au-
dessus de la colline de nos, sans cesse de nos." 3

Comme on le voit, la "Tour d'Ivoire" de ~~de nos~~
n'est pas banale. Elle est ouverte à tous les vents du ciel
et à tous les bruits de la terre. On est même ici plus
près de l'homme que partout ailleurs. Mais l'homme
est frappé à l'usage du sol. ^{C'est une} ~~Il est~~ un détail ~~est~~ frustrant
^{qui} ~~elle~~ a du caractère. ^{C'est} ~~Il est~~ surtout ^{une médaille qui a} du relief. Il y a moins
de nuances, mais il y a plus de force, ^{plus de naturel et plus d'originalité,} ~~plus de~~ ^{de} profondeur.
Les furies et les douleurs montent davantage qu'ailleurs. C'est
à qui il faut à l'âme ardente, au cœur indiscipliné et
replié de l'écrivain. Dès ses débuts, il se donne tout
entier à ce petit peuple: "q'explète mon terroir, mon race
et mon sang jusqu' dans leurs ombres, leurs tares, et leurs
vices." Fier programme, où il y a de l'audace et du défi,
et qui il observera fidèlement. C'est même surtout aux
ombres, aux tares, et aux vices, qu'il vise, ou plutôt à tout
ce qui constitue pour le pharisien des ombres, des tares, et
des vices. Ce qui l'attire, c'est le refractaire, la campagne
perdue, la contrée que l'industrialisme n'a pas envahie,
la terre peu défrichée où les buissons poussent en liberté,
le village qui ne se souge pas la ville, le paysan qui pré-
fère ses sabots aux ^{vernis} souliers du citadin. Les héros favoris
sont ceux qui se laissent gouverner par leurs instincts et
restent fidèles à leur sol, moins par amour de la propriété
que par amour de la liberté. Ce sont aussi ceux
qui la civilisation traîne au fond de leur solitude
ou dont elle contrecarre l'existence. C'est "Marcu Tibout",
c'est la "Petite Servante", c'est Berbol Goot dans "Don
pour le service". Un ^{hôte} ~~gros~~ gars comme Marcu Tibout,
qui brave les lois, le transporte, mais le petit vacher
du Sheer, "qui met patiemment ~~à remonter~~ à remonter,
sou

son par son, qui épargne, mise, diminue & caponne",
 l'virtu de l'exaspère. Il veut que l'homme reste ^{sincère et} ~~est~~ ^{franc.} ~~franc.~~ ^{par} ~~par~~ ^{la tête} ~~la tête~~ pour mener son
 un joug, il le méprise. Dans le conflit entre l'individu &
 la société, il prend toujours parti pour le premier & presque
 toutes ses histoires sont des drames qui ont leur racine dans
 le conflit.

Au début - dans le Hermès & Kees Doornik -
 un frais parfum d'idylle pénètre généralement le drame.
 L'auteur - désormais prisonnier de la grande ville -
 revit dans ces contes les belles heures qu'il a passées avec
 les joyeux orilles de son pays d'élations. Il se lance à
 corps perdu avec eux dans les sauvages plaisirs de
 leurs fêtes. Il participe à leurs beuveries, à leurs amours;
 il chante avec eux, le soir, sur les longues routes solitaires;
 son cœur s'épanche dans des refrains qui traduisent des
 rêves, des vœux ou qui annoncent de mauvaises & irrépa-
 rables vengeances. Il s'intéresse à tous leurs travaux
 champêtres. Il est à la campagne & à la ferme. Il se
 sert à travers son propre cœur tout ce qu'il y a de mieux. Il est
 le confident du Kees, le valet amoureux, & d'Anne-mie,
 la haute main fermière, qui peut succomber dans une
 heure de folie, mais qui se ^{reçoit} ~~reçoit~~ aussitôt pour dresser
 entre elle & son humble séducteur son impitoyable orgueil
 de caste. Il déchiffre & détaille l'âme vagabonde du Wannes
 Andries, le frère d'Anne-mie, qui enveloppe sournois-
 ment sa sœur dans ses filets pour l'enlever à l'amour de
 Kees & s'emparer son héritage. Kees Doornik n'est pas
 le plus grand livre d'Herthoud, mais c'est la plus
 harmonieuse de ses œuvres, la plus fraîche, pour en-
 tant qu'on puisse appliquer cette épithète à une de
 ses livres, celle où la terre & les personnages sont le plus
 étroitement unis, une œuvre saine, virile & puissante,
 qui ne pourrait être écrite que chez nous & qui, dans
 tout autre pays, serait populaire.

Avec le Fusille de Kaluier & la Nouvelle Carthage,

Le champ d'observations d'Éckhoud s'élargit. Il ne s'agit pas. C'est toujours la terre flamande qui sert de cadre à ses histoires, mais celles-ci prennent une portée plus étendue & plus haute. Le petit monde avec lequel il a vécu jusque-là ne le satisfait plus. Le ~~petit~~ petit orgueil des humbles existences ne lui suffit plus. Il lui faut des drames plus compliqués, des héroïsmes d'un autre genre & plus grands. Il les cherche d'abord dans le passé. Il écrit un roman historique, le Fusillier de Malines, où il exalte la bravoure de quelques paysans flamands qui conjurent, à la fin du XVIII^e siècle, la téméraire projet de délivrer leur pays du joug des Jacobins & qui tombèrent l'un après l'autre sous les balles des soldats français, au pied de la cathédrale de Malines. Un grand souffle lyrique traverse ce livre, où Éckhoud a épanché toute sa ferveur patriotique & où bouillonnent des sentiments & des passions qui trouveront leur expression définitive dans une œuvre plus moderne : la Nouvelle Carthage.

Si Éckhoud s'était toujours senti plus près des terres, parce qu'il les trouvait plus simples, plus naturels, plus primitifs, ^{mieux en harmonie} ~~par conséquent~~ avec sa propre nature, il n'en était pas moins resté un fils de la ville d'Anvers, pour laquelle il garda toujours un profond amour. Dans la Nouvelle Carthage, il a voulu la peindre, telle que ses yeux d'enfant l'avait connue, avec ses beautés & ses tares, sa grandeur, sa puissance & sa corruption.

La population des villes se renouvelle & se transforme constamment par l'extinction & l'immigration des vieilles familles & par l'infiltration des étrangers. Ceux-ci s'y montrent les plus actifs & les plus entreprenants, leur déplacement étant généralement provoqué par le besoin de se créer une situation où ils se puissent enrichir. Aussi ne tardent-ils pas à s'élever au

dessus,

d'emparer de la direction des affaires publiques, des usages, des mœurs & à ~~se faire~~ ^{à se faire} ~~la loi~~ ^{la loi} Le phénomène se manifeste surtout dans les grandes cités, commerciales ~~et~~ ^{ou la vie} industrielle est très intense & on, par conséquent, les efforts de gagner de l'argent sont les plus nombreux. Les nouvelles venues, utilitaires, avant tout, ne s'intéressent pas au passé de la ville, où ils n'ont pas de racines. Dès qu'ils sont les maîtres, ils transforment, modifient, démolissent, avec l'impudence & c'est avec scrupule qu'ils s'attachent la cité, l'enlaidissent & lui changent son âme.

C'est cet avenir, attaqué par les étrangers, que nous trouvons dans la Nouvelle Carthage. L'étranger, ici, est représenté par Bégard, l'homme à la peau jaunâtre, au nez crochu « chez qui on retrouve la laideur du gaff moisi d'ancien le comptoir d'une gasse sordide de Francfort ou d'une laan d'Amsterdam, l'audace de l'aventurier qui a parcouru les mers & opéré au grand jour dans le grand air dans les pays vagues ». A côté de ce bouche bée d'affaires Eckhard a placé un bourgeois de naissance, Dobouziez, mais un de ces hommes, que leur étroitesse d'esprit & leur cupidité font enclaver à leur race. Dobouziez est plein d'admiration pour les étrangers du genre de Bégard; il en fait son entourage; il s'efforce d'appliquer leurs méthodes dans son industrie; il attire même Bégard chez lui, lui donne sa fille en mariage, assoie sa fortune à la sienne. La fille est malheureuse, bien entendu, & lui-même serait totale- ment ruiné au bout de quelque temps, si son ami ~~ne~~ ^{ne} Daclumare-Deynze ne venait à son secours. C'est ^{quelques jours après} ~~ici~~ ^{quelques jours après} ~~un~~ ^{un} ~~peu~~ ^{un} ~~autrement~~ ^{autrement}, un ~~traditionnel~~ ^{traditionnel}, un amoureux de sa ville, un commerçant loyal & droit, plein d'humanité pour son prochain & son prochain prêt à ouvrir sa bourse pour aider ses amis. Eckhard trace la silhouette de Daclumare-Deynze d'une plume caennaise. Les portraits de Bégard et de Dobouziez sont peints d'un ton d'ennemi au vitriol. Il ne faut pas demander à notre auteur le bel équilibre, la sage mesure qui observent les romanciers objectifs. Les personnages sont ses amis ou ses ennemis. Il le voit

comme on il le déteste. La vie de De Liory est tirée tout entière
de l'amour & de la haine.

Scythoud n'a pas seulement voulu ~~mon~~ dépeindre les
mœurs de quelques grands commerçants au environs de
d'il y a quarante ^{ans} ni nous montrer ce qui s'est fait à cette
époque de beauté & du petit orgueil de sa ville natale. Il a
introduit dans son roman ~~entre~~ les préoccupations ^{politiques} ~~sociales~~
qui agitaient la Belgique aux environs de 1840. La Nouvelle
Carthage est un écho de tous les grands soulèvements populaires
qui se produisaient pendant ces années. Le conflit social
s'y mêle aux conflits de famille & nous voyons apparaître pour
la première fois dans notre littérature une nouvelle figure de
politicien, celle du sympathique tribun Bergmann. ^{Avec lui}
& Paridael nous allons parcourir tous les milieux, au vers, voir
~~de la société à tout ce monde qui nous allons voir se défaire~~
juger le monde des bourgeois du monde des ouvriers. Paridael est le
~~personnage principal du livre~~ ^{personnage} principal du livre, ~~personnage~~ ^{personnage} ~~personnage~~
sensible, étrange, généreux & compliqué en qui il semble
bien que Scythoud ait voulu nous présenter son propre
portrait, un portrait vu dans un miroir grossissant.

Comme Scythoud, Paridael est orphelin de bonne
heure; comme lui aussi il est incompris par son tuteur.
De là une adolescence difficile pendant laquelle il se sent
privé d'affection véritable & où il se rend compte du
vite corrupteur & détrechant que joue l'argent. Comme
Scythoud encore, il s'évade de la milice, où tout lui
paraît conventionnel & faux, pour se rapprocher des
humiles, chez qui il reconnaît de faits. Comme Scy-
thoud enfin, lorsqu'il est arrivé à sa majorité & qu'il
entre en possession du petit avoir de ses parents qui son
tuteur, homme intègre, a géré avec une stricte justice,
il s'en trouve plus embarrassé qu'heureux & la dispute
avec une conscience de grand seigneur sans se
préoccuper du lendemain. Pour Paridael, d'ailleurs,
il n'y a pas de lendemain. Le malheur pèse sur sa
vie comme il pèse sur celle des pauvres. Mais si ceux-ci
peuvent être sauvés, lui ne peut l'être. Sa vie est en-
chaînée à un amour, conçu le jour où il a été recueilli
par

par son tuteur & où il a vu dans toute la grâce de son adolescence sa belle cousine Régina, qui ne l'aimait jamais, mais qui aimera Bergmann & finira, pour se conformer à la volonté de son père, par épouser l'aventurier Bégard.

Je ne dis pas, qu'il y ait en une Régina dans l'existence d'Éckhard. On n'y a jamais connue qu'une épouse ~~adorée~~ admirable, attentive & dévouée qui, jusqu'à la fin de ses jours, a veillé comme une mère sur le grand enfant dérangé qui était l'auteur de la Nouvelle-Carthage. Mais Régina, dans le roman, n'est pas une femme ordinaire. C'est l'âme d'un idéal & c'est le destin. C'est une de ces figures fatales vouées au malheur & qui semblent créées pour faire le malheur des autres. Davidael aura beau lui donner la preuve, la plus éclatante de sa passion, non seulement elle ne l'aimait jamais d'amour, mais elle n'aura même jamais pour lui le peu d'affection qui il pourrait revendiquer en vertu de leur parenté. Elle finira même par le chasser et le mandera le jour où il lui rendra l'immense service de la sauver du traquenard où son infâme mari veut la faire tomber en vue d'obtenir le divorce. C'est que Davidael est lui aussi, un homme voué au malheur. Il est malade, droit & malchanceux. Son cœur ultra-sensible l'emporte toujours au delà de ce que la sagesse & la prudence lui recommanderaient de faire. Définitivement perdu dans l'esprit de sa cousine par sa propre faute, il s'enfonce en désespoir dans ce qu'il croit être son destin. Quelque-
 là, il ne l'était que qu'un cœur généreux penché ~~sur~~ sur les pauvres & les misérables, un ami & un administrateur de Bergmann, le tribun populaire. Mais voilà qu'il découvre qu'il n'a en réalité que peu de chose de commun avec ce dernier. Bergmann est un réformateur lucide qui sait dans quelle mesure on peut transformer le monde & améliorer la condition de l'homme; cet homme n'est ni un chercheur d'absolu, ni un poète; il sait qu'on ne peut sauver que les pauvres, raisonnable,

Camp

Ceux qui sont à même d'accepter une discipline & qui ne demandent qu'une participation plus large aux biens de la terre. Mais il y a les autres, les irréguliers, les insoumis, les rêveurs, ceux qu'on ne peut enfermer dans un cadre quelconque, ceux qui restent fatalement en marge de la société quelque recul qu'on puisse donner aux limites de celle-ci. Pour ceux-là, il n'y a pas de salut. Le Bergmans le mieux intentionné ne pouvant rien pour eux. Ce sont les victimes du destin. Ce sont ceux vers lesquels Faridael va inconsolablement glisser & c'est Faridael lui-même. Ici encore, nous pouvons suivre Eckhoud dans les évolutions de son héros. Dans la toute première partie de la Nouvelle Carthage, on le voit aussi embêter le pauvre Bergmans & s'apitoyer avec lui sur la situation malheureuse de la classe ouvrière, mais c'est finalement Faridael qui l'entraîne & qui exprime ses sentiments lorsqu'il déclare « mêler à l'affection qu'il portait aux simples ouvriers, une sympathie extrême pour les plus affaiblis, les plus honnêtes, voire les plus socialement déshérités, les misérables. »

En même temps qu'un puissant mouvement se manifestait pour relever la classe ouvrière au moment où Eckhoud écrivait son roman, des savants remettaient en question le libre arbitre & la responsabilité humaine. Pour certains d'entre eux, il n'y avait plus à proprement parler de criminels. Il n'y avait plus que des anormaux, des infirmes, des malades, c'est à dire des irresponsables. Des gens à plaindre, pas à punir. Eckhoud qui, entraîné par sa nature ^{hyper-sensibilité}, mêle de plus en plus l'art à ~~la science~~ ^{la science}, se laisse aller à ^{l'} ~~un mariage~~ ^{un mariage} de plus en plus avec la science. Il se porte tout entier de ce côté dans la dernière partie de la Nouvelle Carthage. Jusque là il était resté au niveau du génie et des savants Bergmans, dans la sphère où s'illustrait à la même époque le grand sculpteur wallon, Constantin Meunier. De même que celui-ci venait de tirer d'une catastrophe du charbonnage

son pathétique groupe "Le Grison", c'est une catastrophe industrielle, l'exploration de la cartouche Corvillain, d'Est-trouvel, qui inspire ~~de nouvelles~~ à l'écrivain le plus dramatique chapitre de son roman: "La Cartouche". Mais, déjà alors il est attiré vers un autre milieu & appelé par d'autres voix. Le contact avec son époque n'a duré que un instant. Ce ne fut qu'une rencontre. Ses souffrances, qui ont leur cause dans l'organisation sociale, il passe à celles qui n'ont pas de cause extérieure, à celles qui résultent de la constitution humaine, de notre faiblesse & de notre imperfection. Après avoir vu le peuple en artiste, c'est à dire à penser au dilettante, après s'être ainsi penché sur lui en artiste, il va l'étudier en apôtre & donner tout son cœur à ceux qui ne peuvent pas être sauvés.

Du point de vue purement littéraire, on peut reprocher à la Nouvelle Carthage de n'avoir pas été écrite avec un sentiment suffisant de la gradation qu'il faut imprimer à l'écriture pour tenir constamment en éveil, sans le fatiguer, l'esprit du lecteur. On peut trouver aussi que l'œuvre est incomplète. D'autres d'ailleurs l'a écrite un peu comme une chronique, ajoutant des chapitres, à des intervalles assez éloignés, pour l'étendre & la parfaire. Mais la perfection matérielle n'est pas toujours indispensable dans le roman. Elle est même secondaire dans certains cas. Il y a la manière de Flaubert & celle de Balzac. Le second est plutôt de l'école de l'auteur de la Comédie humaine. C'est dans l'intensité bien plus que dans l'harmonie que ses œuvres puisent leur beauté. Chaque chapitre de la Nouvelle Carthage a le lyrisme d'un acte d'amour ou l'apreté d'un pamphlet.

Organisé comme il l'était, Leconte ne pouvait guère songer à élargir son champ d'activité. Il lui manquait un peu de cette souplesse dont Camille Lemonnier était trop abondamment pourvu. C'était, dans son art, un fanatique. Son tempérament lui

inter-

entendait tout déplacement. Son œuvre ne pouvait se développer en étendue. Il fallait qu'elle se développe en ligne droite & en profondeur. Ce travail de libération est déjà visible dans ses premiers livres; mais c'est dans la Nouvelle Carthage, qu'il atteint son point culminant. Ce roman, déchaîné & tumultueux, est véritablement le trait d'union qui relie des premières contes aux deux maîtres livres qui vont succéder à cette dramatique histoire. On y retrouve tout ce qui faisait l'intérêt des Hermines & de Kec, Doovix au même temps, que l'aura du Cyberpatibulacé & de Uxy Communions.

Ici, nous ^{touchons au sommet} ~~atteignons le point culminant~~ de l'œuvre d'Éckhoud. Ces deux romans sont toujours de la même encre que les livres antérieurs, mais ils nous emportent bien au delà de Folders & de la Campagne. Plusieurs ^{contes} ~~passés~~ revêtent même ^{une} grande signification de symbole. Tel notamment "Le Moulin-Horloge" qui impressionne si fort ses lecteurs quand ils le lurent pour la première fois & qui commence par cette phrase qui on croirait sortie de la plume de Dante: "Je fais un moulin broyant aux infâmes le pain de l'espérance". J'eus l'occasion de voir fonctionner le moulin quelques années après qu'Éckhoud avait écrit cette admirable page. Tandis que les vagabonds, ancrés dans le bois du moulin, tournaient devant moi, mon guide, qui connaissait la nouvelle, me fit remarquer l'exagération dans laquelle était tombé l'écrivain. Le travail auquel se livraient les démunés n'avait en effet rien de particulièrement cruel. Il était en tout beaucoup moins pénible que celui des faucheurs, des batteurs de blé, des houilleurs et des poudailleurs. Mais les autres n'étaient pas libres. Ici, il y avait le milieu, l'atmosphère, l'allure de chieus, batteurs de tous ces hommes confondus dans la même ^{miserable} uniformité qui tournaient sans élan & sans joie, comme des automates. Sans doute Éckhoud avait amplifié. Mais l'art n'est qu'une amplification. Et c'est alors

que

que j'ai pu me rendre compte de quelle ceie impressionnante
était faite son cœur & à quel degré son imagination était
capable de faire battre celui-ci & d'enflammer son esprit. Il
y a de d'Edgar Poe dans cette histoire comme dans beaucoup
du Cyech patibulaire & de Mes Compagnons, mais un Edgar
Poe qui foudroie aux meilleurs dans du contenu & de senti-
ments de la plus ardente charité évangélique. Presque
toutes ces histoires sont d'un pathétique admirablement
ordonné. Dès les premières lignes, l'auteur nous prend
tout entier, nous conquiert, nous fait suer, haleter,
les péripéties du petit drame & ne nous lâche que quand
il en a exprimé l'émotion jusqu'à la dernière goutte. Il
apparaît ici dans toute la plénitude de son talent, à la
fois maître de sa pensée & de son style.

François Mauriac a observé avec justesse que Sekund
a une façon d'écrire toute personnelle, une langue plutôt
qu'un style. A première vue, cette langue peut paraître
ingrati. Elle est massive & un peu tendue. Mais elle est
originale, savoureuse & d'une belle santé. Elle traduit avec
une précision remarquable toutes les nuances de la sensi-
bilité ardente de l'écrivain. Elle ne se pare pas de
colifichets. On y trouve peu de métaphores. On
n'y trouve jamais d'images usées. Sekund se préoc-
cupe plus du mot que de la phrase. Il cherche moins
à composer des périodes harmonieuses & cadencées
qui à ensemencer son style de termes expressifs qui lui
donnent du relief, de la couleur & du goût. Il y a en
lui un écrivain de renaissance. Son admiration
est toujours allée d'ailleurs aux maîtres robustes
qui ont épaulé la vie. Il aime Rubens & Jordans qui
ont magnifié l'homme; mais il préfère Teniers,
qui n'a vu en lui qu'un "magot". En littérature,
il s'est surtout senti attiré par la pléiade shakes-
pearienne. Il se fit critique & historien pour
revivre la rude existence des contemporains du
grand Will: Ben Jonson, Massinger, Marlow,
Web -

Webster. Ses œuvres ont le mordant des drames, de ces dernières. L'un
 & l'autre taillent dans la vie à larges coups. Chez eux, l'idée
 va toujours droit au but &, dans le dénouement, elle
 s'épanouit comme une grande fleur de pourpre & de sang.

La force, dans les livres d'Edkhard, n'est dissimulée
 toutefois pas sous des masses de chair comme c'est le cas
 chez la plupart des peintres fleurissants de la Renaissance.
 Son lyrisme — car il y a énormément de lyrisme chez
 le prosateur — est un lyrisme recuit. Quelques lignes
 lui suffisent pour traduire la forme, la couleur, la
 physiognomie & l'atmosphère d'un paysage. "C'était —
 c'est-il dans Esau Vigot — pendant une de ces soirées —
 paisibles, favorables à l'évocation des légendes, dans
 un caduc de bruyère fleurie & de cieux aux échevons
 chantés nées. Au loin, vers Klaarvatsch, par
 dessus le futuris du parc, nos amis embrassaient
 un immense tapis lie de vin, sur lequel le soleil
 couchant mettait un lustre de plus. Des monts
 d'essarts crépitaient qui & là; un parfum de brûlés flot-
 tait dans l'air humide. Il faisait extrêmement chaud
 et le soir ~~exhalait~~ exhalait comme un de la langueurs;
 la brise rappelait la respiration d'un travailleur qui
 halète ou d'un amant que la desire oppresse."

On a quelquefois ~~évoqué~~ évoqué le nom de Claudel
 en parlant d'Edkhard. Je ne sache pas de rapproche-
 ment moins justifié. Si ces deux écrivains ont choisi
 leurs héros à peu près dans la même milieu, ils les ont
 considérés sous des angles tout à fait différents. L'un
 a été un magnifique virtuose qui n'a eu dans ses
 personnages que le côté décoratif; il les a chantés
 avec verve, mais sur un ton de clameur, en verbotage
 & en rhéteur. Edkhard, lui, a pénétré au plus profond
 de leurs cœurs; il a trépané son style dans leurs larmes
 & dans leur sang. S'il fallait citer un nom à côté du
 sien, je songerais plutôt à J. K. Haysman qui,
 comme lui, était un homme du nord. Sans doute, leurs
 mentalités

mentalités sont différentes. Leurs esprits & leurs tendances sont aux antipodes. Mais ils sont partis tous deux du même classique, nous glissons l'un vers le mysticisme chrétien, l'autre vers une sorte de mysticisme païen et ~~leur~~ leur mysticisme à tous deux est tout imprégné de sensualité. La page que nous venons de citer ne trouve d'équivalent que dans certaines œuvres de Heymans, là où ^{celui-ci} traduit par exemple les impressions physiques qu'il éprouve dans une église & où l'odeur du bancour remplace le parfum du brûlis. Le style de Cladel ^{parade & gesticule} ~~est très ce page~~; celui de LeKhond, comme celui de Heymans, est tout en images & en vers. Dans une de ses nouvelles, il met en scène une jeune paysanne, Chardonnereth, au corps de garçonnet, frêle, endiablée, indomptable. Cette Chardonnereth symbolise son art. Bien plus que la grande Flamande de Jordans, elle réalise son idéal de beauté. On ne peut mieux comparer son œuvre qu'à cette petite femme qui ne montre pas de chairs inutiles, qui a des bras fuselés & une poitrine maigre, mais qui possède une âme de feu & dont le cœur déborde de sentiments frémissants.

Si le Cycle patibulaire & Les Commencements sont les deux meilleurs recueils de nouvelles de LeKhond, Escal Vigor est peut-être son meilleur roman. S'il n'a ni l'ampleur, ni l'envergure de la Nouvelle Carthage, il est supérieur à ce dernier livre sous le rapport de la composition. Tous les personnages y occupent exactement la place que leur importance leur assigne. Toute la lumière est concentrée sur le héros principal, que l'auteur dirige d'une main experte & inépuisable. Dans l'exposé de la lutte angoissante qui bouleverse le cœur & la conscience d'Henry de Kehlmarck — cet être "excepté social par sa anomalie" — il s'est révélé un maître psychologue. J'ajouterais en même temps un habile artiste, si le mot habile pouvait s'appliquer à son art. Un des grands maîtres de celui-ci est précisément d'être dépourvu de tout procédé. Mais l'artiste le plus

Suicida

suivre à besoin de présenter son œuvre sous un certain
jour et de la situer dans un milieu propice pour lui faire
produire tous ses effets de grandeur & de beauté. Cela était
d'autant plus nécessaire ici qu'il s'agissait d'un
sujet délicat, en opposition avec la morale courante
& qui pouvait facilement donner prise à la mal-
grité des pharisiens. Ecklund a très heureuse-
ment jeté sur le livre une atmosphère de légende,
qui en atténue le réalisme & enlève au drame
ce qui il aurait pu avoir de trop brutal.

Il abordait d'ailleurs toujours les sujets les plus
sombres avec un esprit tout à fait pur. On ne
rencontrait jamais chez lui la dose malsaine, auquel
obéissent tout d'écrivains contemporains, d'ex-
ploiter le mal en vue de faciliter la vente de leurs
livres & d'en assurer la vente. Chez lui, on sent
toujours la plus loyale sincérité. Toute son œuvre est
impregnée d'un sentiment de charité qui n'avait
pas de limite. Il était du reste lui-même le plus
sincère & le plus naturel des hommes. Si, dans sa
jeunesse, il avait prouvé qu'il ne connaissait pas
la valeur de l'argent, il sut montrer plus tard
qu'il n'en avait pas non plus la religion. Lorsqu'il
eut dépensé sa petite fortune, il se mit courageu-
sement au travail & je ne pense pas qu'il ait
jamais regretté ses jours d'opulence. Il travaillait
avec méthode & application, partageant son temps entre
sa tâche de journaliste, qu'il remplissait toujours con-
scientieusement, & le besogne d'écrivain. Cet homme
qui attirait si vivement la bohème & le vagabond
n'avait jamais été bohème & vagabond ^{en imagination} qu'il était
de travail. C'était un laborieux qui avait grandi
de ses origines & de son éducation première beaucoup
de vertus bourgeoises. Son intérieur, cette modeste
maison de Scherbeck qu'il occupa jusqu'à sa mort
était le type de l'habitation du petit fonctionnaire ou
du

du petit rentier. Son cabinet, avec ses deux bibliothèques d'acajou & son bureau, où tout était méticuleusement rangé, était le studio d'un travailleur méthodique. En dehors de quelques peintures, dont la plupart étaient des souvenirs d'amis, on n'y voyait rien qui pût faire deviner qu'on était chez un artiste. Le seul souvenir qu'il eût gardé de sa folle jeunesse était un grand tableau qui représentait un ~~fox~~ magnifique chien de chasse. Pendant quelque années, il eut aussi, comme compagnon, un lièvre apprivoisé qui, accroupi sur le canapé, au-dessous du chien de chasse, surveillait le travail de son maître & qui, grâce à vous entriez, vous devisageait, réfléchissait une seconde, puis quittait nonchalamment son siège pour se retirer, comme un personnage bien élevé qui craint d'être indiscret.

Le don que possédait Eckhoud de grandir jusqu'à l'exagération les misères qu'il voyait dans le monde lui faisait aussi amplifier les moindres plaisirs qu'il s'offrait. Une ^{petite} ~~promenade~~ promenade, avec quelques amis, dans les environs de Bruxelles le comblait de joie. Il s'extasiait devant le ^{plus simple} ~~beau~~ paysage, s'arrêtait pour écouter le chant des oiseaux & trouvait aux modestes repas, des cerises, du ~~Beck's~~ Dry-Pickel ou de Grimberghe une saveur ~~qu'on ne saurait~~ qui le lui faisait mettre au-dessus des plus grands festins. Il avait, comme son ami Demolder, de goûts portuigles. Comme lui, il affectionnait les vieux cafés bruxellois où il côtoyait les gens "du bas de la ville", le petit peuple pittoresque qui résistait à l'envahissement du cosmopolitisme & gardait en partie les moeurs, l'allure, le costume & le langage d'un temps passé. C'est dans ces cafés, bravis par la fumée des pipes & parfumés par ~~l'arôme~~ l'arôme des bières de cru, dont il était friand, que ses amis ont passé en sa compagnie de longues & inoubliables heures. Tout le monde le était par l'ami d'Eckhoud. Il vous jugeait d'un coup d'œil

d'œil &, si vous ne lui revenez pas, il se heurtait & vous rabrouait d'un mot sec. Mais une fois qu'on avait trouvé le chemin de son cœur, il se montrait le plus accueillant & le plus affable des hommes. Il n'en fallait pas moins le prendre tel qu'il était, c'est-à-dire comme un homme un peu "à part". Son esprit était confiné dans une sphère, hors de laquelle il ne vous suivait pas si vous vouliez l'entraîner. Ses amis le savaient & respectaient ce sanctuaire intime. Il fallait l'acclamer comme un grand enfant ombrageux qui un mot maladroit blessait facilement. Il était tout d'une pièce. Il n'a jamais fait aucune concessions aux modes de son temps, ni aux idées des autres. Il n'en était pas moins fort sensible aux éloges, surtout quand ils concernaient de gens pour lesquels il avait de l'estime. Huit jours avant son mort, j'avais publié sur Verhaeren un article où je citais le passage ~~grand écrivain~~ d'une lettre qu'il avait adressée des Forêts tumultueuses, m'avaient écrite en 1895, au moment où lui-même, sortant d'une crise de désespoir, allait devenir le chanteur frénetique de la vie: "C'est ^{vers} ~~dans~~ la vie - disait Verhaeren - vers la toujours multiforme vie des choses & des hommes, qui il faut se tourner. Pour ce rapport quel plus bel exemple que George Eckhoud! N'est-ce pas, je crois, plus dans le vrai que le cinquième qui. Lui de nous n'a pas peur de la vie tendue jusqu'au paroxysme & gonflée jusqu'à l'apoplexie." Cet hommage du grand mort qui il ne devait connaître qu'à la fin de sa carrière, l'avait vivement ému & je ne puis oublier l'effusion avec laquelle il me remercia de l'avoir révélé, ni l'affectueuse poignée de main qui l'accompagna ce remerciement & qui fut la dernière...

La vie... S'il souffrait de quelque chose, c'était de ne pouvoir la vivre telle qu'il la concevait. Nous
avons

avons vu qu'il avait souvent pîété à Paridacel, ~~le d'air de~~
 dans la Nouvelle Carthage, ses propres soutènements, & ses
 idées les plus intimes & qui à certains points de vue le
 personnage réalisait le portrait de l'auteur. Le portrait
 reçoit quelques touches de plus, dans l'Acte V, où Paridacel
 reparait, enigre à Druppally, & où il nous livre cette fois
 ses mémoires. Grâce à eux, nous pourrions pénétrer jusqu'au
 bout la mentalité d'Eckhoud. Un Verhaeren a eu son
 progrès, à l'amélioration de la vie humaine par l'existence
 trois, par l'industrie, par le développement des moyens de
 production, par le machinisme. Eckhoud sentait tout
 autrement. Dans l'évolution moderne, il a plutôt vu
 une erreur, un artifice qui éloignait de plus en plus
 l'homme de sa destinée & de ses véritables bonheurs. Lui rê-
 vait d'un retour à une vie pastorale, à une sorte d'âge
 d'or, à cette époque légendaire où l'homme était au mi-
 lieu des divinités terrestres qui peuplaient les champs,
 les champs & les bois. Ou plutôt, il ne le rêvait pas. Il
 savait trop que c'eût été un rêve inutile. Lucien Bery-
 maux insinue que Paridacel est un révolutionnaire,
 un anarchiste, celui-ci proteste: "Oh! qui non! je ne
 trouve les gens adorables que comme tels. Au fond, il
 n'y aurait même rien de plus conformiste que mes
 apparentes subversions & hérésies. Je prêche la pauvreté
 lognctaux comme la sanctifiaient le Christ & ~~le~~
 François d'Assise, comme la chantait Dante dans
 son Purgatoire, comme l'exalte même le païen Ari-
 sphane dans son Plutus.... J'abhorre tout catadysme
 qui nous vaudrait un changement de régime. Je trouve
 ces bourgeois aussi horripilants qu'ils sont nécessaires
 à mes besoins esthétiques, en ce sens qu'ils servent de re-
 poussoir à mes délectables va-nu-pieds.... Je ne
 considère comme mes pairs que des êtres extrêmement
 raffinés, les incubes d'une élite, les artistes & les pen-
 seurs ultra-^{sensitifs} ~~sensibles~~, les âmes tragiques & magna-
 nimes, aristocrates absolus ayant pris au fond
 du

de la science, de la philosophie et de l'esthétique, une règle de vie et des vues personnelles. Eckhoud n'avait pas seulement gardé quelque chose de ses origines bourgeoises; il y avait une goutte d'aristocratie dans son esprit. Intellectuellement, c'était un aristocrate. Cela percevait dans la fierté de son caractère, dans sa distinction naturelle, dans une sorte de hauteaine réserve qui lui donnait parfois l'air un peu distant. Il parlait aussi une langue châtiée où ne s'introduisait jamais aucun mot vulgaire. Sa tenue ne fut jamais, non plus, celle du bohème. Ce côté élevé de sa nature se retrouve dans son art, où on ne lui voit citer que de grands noms: Phidias, Michel-Ange, Ghiberti, Rubens, Jordans, Sophocle, Aristophane, Shakespeare, Goethe. Dans l'Autre Vie, il décrit les mœurs des malandrins du bas-fond de Bruxelles sur un ton homérique: une enfouleur marchant de citrons devient une Hélène à la guerre abattue qui lui fait la cour, un Paris. Le mot de bourgeois n'avait pas pour lui le sens qu'on lui prête en politique, mais celui que lui donnait Flaubert, pour qui le bourgeois était simplement l'homme qui pense basement. Il admettait un Daelmans-Deynze, dont il a fait un des personnages les plus sympathiques de la Nouvelle Cartouche. C'est que Daelmans-Deynze réunissait en lui toutes les qualités de l'honnête homme, du riche généreux et sans morgue, du citoyen qui se sait des devoirs vis à vis de ses semblables et qui les remplit consciencieusement. Le type n'a pas disparu. Mais il se raréfie. La bourgeoisie, gouvernée aujourd'hui par l'argent, ne produit plus guère que des Bégyns et des Dobouzijs. Dans le roman d'Eckhoud, Daelmans-Deynze fait déjà l'effet d'un anachronisme. Comme tous les héros de prédilection d'autres auteurs, il apparaît lui aussi comme un homme de paille. Au contraire d'un Verhaeren qui était plein d'espoir, ~~le Daelmans-Deynze~~ Eckhoud est plein de regrets. Il aime tout ce que longtemps détruit; il s'accroche aux choses qui meurent, il tend une main protectrice vers celles qui sont menacées par les idées nouvelles. Ce qui l'attire dans les Folders et la Campine, c'est une terre vierge que le progrès n'a pas visitée. Ce qui le fidait chez le vagabond, ce n'est pas l'homme privé d'éducation qu'il suffirait de décrocher pour en faire un citoyen sage et droit; c'est l'être insoumis qu'un foin de la part de la société régulière. C'est l'individu qui défend sa personnalité bonne

ou

ou mauvaise, contre une société qui s'applique à faire de l'homme un automate un montro. Il l'amie comme il accablait un bel animal sauvage. Il voit en lui le dernier spécimen d'une race plus indépendante et plus fière. Lorsqu'on lit ses œuvres et plus particulièrement l'Autre Vue, on a souvent l'illusion d'entendre la grande voix d'un Centaure qui se lamente sur la disparition de ses frères.

Ceci, non plus, ne peut être que le sentiment d'un cœur antisocial. Aussi l'infirmité charnelle qui imprègne ses œuvres ne doit elle pas nous donner le change. Il faut savoir faire dans cette la part du prosélyte et de l'apôtre et ne pas oublier qu'ils sont tous deux subordonnés à l'artiste, qui les a toujours dominés. La réponse de Fardoul à Bergmann ne laisse aucun doute à cet égard.

Si, dans l'Autre Vue, nous trouvons toute la doctrine d'Edmond, c'est dans le Libertin d'Amers qu'il nous a le plus nettement présentée son idéal. Le livre où la légende s'entremêle à l'histoire, où il raconte la folle équipée d'un pauvre coureur illettré, Loiet, qui, sous l'influence des idées de réforme introduites dans le nord de l'Europe au XVI^e siècle, se mit à prêcher une nouvelle religion qui "consacrait les droits imprescriptibles de la chair et la liberté de l'amour", est en quelque sorte le tome de fond de son œuvre. A l'époque on vivait Loiet, on ^{voyait} ~~regardait~~ encore, parait-il, à Amers, des cortèges où figuraient des jeunes filles nues. La légende veut que Loiet lui-même ait obligé sa fiancée à participer à un cortège de ce genre organisé en l'honneur de Charles Quint. Comme la filleth résistait, Edmond prête à son héros, pour la convaincre, une allocution qui contient cette phrase: "Mon rêve c'est de confondre un monde entier dans mes caresses, de me répandre dans toute la création, de me pëmer au cœur même d'un univers de beauté puissante et de grâce balsamique". Ces mots pourraient servir d'épigraphie à chacun des trois livres de la trilogie Perseus jusqu'à l'Autre Vue, en passant par l'ardente Françoise d'Amers.

Dans les dernières années de sa vie, l'homme qui s'était élevé si haut dans l'atmosphère de sa petite est redescendu sur son sol pour nous donner le Territoire inconnu et la Puisson des mendicants. Edmond avait

avait le génie des titres. Ceux-ci sont particulièrement
symboliques. Il n'a jamais cessé de faire corps avec
la terre natale. Il y était enraciné comme un arbre.
Mais son cœur n'y a jamais cessé non plus de battre
avec la veine des poètes. Pour "poésie", il faut
entendre chez lui non seulement ceux qui manquent
de pain, mais tous ceux qui se sentent à l'étroit dans
notre société moderne. Les pauvres, ce sont tous ceux
qui souffrent, tous ceux qui espèrent, les désespérés,
les malchanceux, les misérables, tous ceux qui ont
besoin pour vivre de quelque chose de plus grand que
la vie. ^{Tout ça, poète!} Plus qu'un importun quel artiste, ^{Eckhard} et par là avoir
sentir le contraste qui existe entre la vie réelle et la
rêve. Il a surtout souffert du sentiment de notre
infirmité et de notre petitesse ^{sous ses apparences de réalisme,} ^{Son devoir est un des plus}
^{et des plus douloureux} grands efforts que l'imagination ait fait pour
l'élever au-dessus des régions où l'être physique sent qu'il
n'atteindra jamais.